

Chapitre 10 – Parcours initiatiques

Table des matières

Chapitre 10 – Parcours initiatiques	1
Lire une œuvre intégrale : <i>Illusions perdues</i> , deuxième partie : « Un grand homme de province à Paris », 1837	2
Texte 1 Un tableau de la vie parisienne, p.241	2
Texte 2 Deux chemins vers la réussite sociale, p.243	5
Texte 3 La tentation de l'argent et du vice, p.244	7
Texte 4 Le piège se referme, p.245	9
Texte 5 Une chute brutale et cruelle, p.246.....	11
Texte écho Balzac, Avant-propos de <i>La Comédie humaine</i> , 1842, p.247.....	13
Étudier un groupement de textes : Le héros, « force qui va »	14
Texte 1 Diderot, <i>Jacques le fataliste et son maître</i> , 1796, p.248	14
Texte écho Cervantes, <i>Don Quichotte</i> , 1605, p.249.....	16
Texte 2 Hugo, <i>Les Misérables</i> , 1862, p.250	18
Texte écho Lamennais, <i>Paroles d'un croyant</i> , 1834, p.251.....	20
Texte 3 Maupassant, <i>Bel-Ami</i> , 1885, p.252.....	21
Texte 4 Zola, <i>Germinal</i> , 1885, p.254	24
Texte 5 Giono, <i>Le Hussard sur le toit</i> , 1951, p.255.....	26

Lire une œuvre intégrale : *Illusions perdues*, deuxième partie : « Un grand homme de province à Paris », 1837

Texte 1 Un tableau de la vie parisienne, p.241

Lucien vient d'arriver à Paris et doit rejoindre Madame de Bargeton et sa cousine, Madame d'Espard, à l'Opéra. Il décide auparavant de se promener aux Tuileries.

Lucien eut une sueur froide en pensant que le soir il allait comparaître ainsi vêtu devant la marquise d'Espard, la parente d'un Premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, devant une femme chez laquelle allaient les illustrations de tous les genres, des illustrations choisies.

- 5 – J'ai l'air du fils d'un apothicaire¹, d'un vrai courtaud² de boutique ! se dit-il à lui-même avec rage en voyant passer les gracieux, les coquets, les élégants jeunes gens des familles du faubourg Saint-Germain, qui tous avaient une manière à eux qui les rendait tous semblables par la finesse des contours, par la noblesse de la tenue, par l'air du visage ; et tous différents par le cadre que chacun s'était choisi
- 10 pour se faire valoir. Tous faisaient ressortir leurs avantages par une espèce de mise en scène que les jeunes gens entendent à Paris aussi bien que les femmes. Lucien tenait de sa mère les précieuses distinctions physiques dont les privilèges éclataient à ses yeux ; mais cet or était dans sa gangue³, et non mis en œuvre. Ses cheveux étaient mal coupés. Au lieu de maintenir sa figure haute par une
- 15 souple baleine⁴, il se sentait enseveli dans un vilain col de chemise ; et sa cravate, n'offrant pas de résistance, lui laissait pencher sa tête attristée. Quelle femme eût

deviné ses jolis pieds dans la botte ignoble qu'il avait apportée d'Angoulême ?
Quel jeune homme eût envié sa jolie taille déguisée par le sac bleu qu'il avait cru
jusqu'alors être un habit ? Il voyait de ravissants boutons sur des chemises
20 étincelantes de blancheur, la sienne était rousse ! Tous ces élégants gentilshommes
étaient merveilleusement gantés, et il avait des gants de gendarme ! Celui-là portait
une chemise à poignets retenus par de mignons boutons d'or. En parlant à une
femme, l'un tordait une charmante cravache⁵, et les plis abondants de son pantalon
tacheté de quelques petites éclaboussures, ses éperons retentissants, sa
25 petite redingote serrée montraient qu'il allait remonter sur un des deux chevaux
tenus par un tigre⁶ gros comme le poing. Un autre tirait de la poche de son gilet une
montre plate comme une pièce de cent sous, et regardait l'heure en homme qui avait
avancé ou manqué l'heure d'un rendez-vous. En regardant ces jolies bagatelles⁷
que Lucien ne soupçonnait pas, le monde des superfluités⁸ nécessaires
30 lui apparut, et il frissonna en pensant qu'il fallait un capital énorme pour exercer l'état
de joli garçon ! Plus il admirait ces jeunes
gens à l'air heureux et dégagé, plus il avait
conscience de son air étrange, l'air d'un
homme qui ignore où aboutit le chemin
35 qu'il suit, qui ne sait où se trouve
le Palais-Royal quand il y touche,
et qui demande où est le Louvre à un
passant qui répond : – Vous y êtes.
Lucien se voyait séparé de ce monde
40 par un abîme, il se demandait par
quels moyens il pouvait le franchir,

car il voulait être semblable à cette
svelte et délicate jeunesse parisienne.

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*.

1. Pharmacien.
2. Commis, un employé de magasin.
3. Enveloppe terreuse ou pierreuse d'un métal, qui cache la nature de celui-ci.
4. Ici, col qui était alors dissocié du reste de la chemise.
5. Bâton pour conduire un cheval.
6. Petit groom, souvent un enfant.
7. Accessoires frivoles.
8. Choses superflues.

Texte 2 Deux chemins vers la réussite sociale, p.243

À Paris, Lucien retrouve une ancienne connaissance, Daniel d'Arthez, un intellectuel membre du Cénacle. Il rencontre également Lousteau, journaliste, qui lui décrit son métier comme le moyen de réussir. Ce dernier l'invite à un souper auquel assistent le rédacteur en chef et le propriétaire du journal qui l'emploie.

La bonhomie¹ de camarade, qui succédait au cri violent du poète peignant la guerre littéraire, toucha Lucien tout aussi vivement qu'il l'avait été naguère à la même place par la parole grave et religieuse de d'Arthez. Animé par la perspective d'une lutte immédiate entre les hommes et lui, l'inexpérimenté jeune homme ne soupçonna point² la réalité des malheurs moraux que lui dénonçait le journaliste. Il ne se savait pas placé entre deux voies distinctes, entre deux systèmes représentés par le Cénacle et par le Journalisme, dont l'un était long, honorable, sûr ; l'autre semé d'écueils et périlleux, plein de ruisseaux fangeux³ où devait se crotter⁴ sa conscience. Son caractère le portait à prendre le chemin le plus court, en apparence le plus agréable, à saisir les moyens décisifs et rapides. Il ne vit en ce moment aucune différence entre la noble amitié de d'Arthez et la facile camaraderie de Lousteau. Cet esprit mobile aperçut dans le Journal une arme à sa portée, il se sentait habile à la manier, il la voulut prendre. Ébloui par les offres de son nouvel ami dont la main frappa la sienne avec un laisser-aller qui lui parut gracieux, pouvait-il savoir que, dans l'armée de la Presse, chacun a besoin d'amis, comme les généraux ont besoin de soldats ! Lousteau, lui voyant de la résolution⁵, le racolait⁶ en espérant se l'attacher. Le journaliste en était à son premier ami, comme Lucien à son premier protecteur : l'un voulait passer

caporal, l'autre voulait être soldat. Le néophyte⁷ revint joyeusement à son hôtel,
20 où il fit une toilette aussi soignée que le jour néfaste⁸ où il avait voulu se produire
dans la loge de la marquise d'Espard à l'Opéra. Mais déjà ses habits lui allaient
mieux, il se les était appropriés. Il mit son beau pantalon collant de couleur claire,
de jolies bottes à glands qui lui avaient coûté quarante francs, et son habit de bal.

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*.

1. Gentillesse et simplicité.
2. Ne douta pas de.
3. Boueux.
4. Salir (péjoratif).
5. Détermination, entêtement.
6. Cherchait à séduire, à la manière d'une prostituée.
7. Sens étymologique : personne qui vient d'être baptisée. Ici, débutant.
8. Défavorable, malheureux.

Texte 3 La tentation de l'argent et du vice, p.244

Lucien et Lousteau se sont rendus au Panorama-Dramatique, un théâtre, pour assister à une représentation dans laquelle jouent Florine, la maîtresse de Lousteau, et Coralie. L'article écrit par Lucien à cette occasion a reçu un vibrant accueil. Tous les quatre dînent en compagnie de journalistes, de négociants et d'un diplomate allemand.

Ces hommes extraordinaires sous l'armure damasquinée¹ de leurs vices et le casque brillant de leur froide analyse, il les trouvait supérieurs aux hommes graves et sérieux du Cénacle². Puis il savourait les premières délices³ de la richesse, il était sous le charme du luxe, sous l'empire de la bonne chère⁴ ; ses instincts capricieux se réveillaient, il buvait pour la première fois des vins d'élite, il faisait connaissance avec les mets exquis de la haute cuisine ; il voyait un ministre, un duc et sa danseuse, mêlés aux journalistes, admirant leur atroce pouvoir ; il sentit une horrible démangeaison de dominer ce monde de rois, il se trouvait la force de les vaincre. Enfin, cette Coralie qu'il venait de rendre heureuse par quelques phrases, il l'avait examinée à la lueur des bougies du festin, à travers la fumée des plats et le brouillard de l'ivresse, elle lui paraissait sublime, l'amour la rendait si belle ! Cette fille était d'ailleurs la plus jolie, la plus belle actrice de Paris. Le Cénacle, ce ciel de l'intelligence noble, dut succomber⁵ sous une tentation si complète. La vanité⁶ particulière aux auteurs venait d'être caressée chez Lucien par des connaisseurs, il avait été loué par ses futurs rivaux. Le succès de son article et la conquête de Coralie étaient deux triomphes à tourner une tête moins jeune que la sienne. Pendant cette discussion, tout le monde avait remarquablement bien mangé, supérieurement bu. Lousteau, le voisin de Camusot, lui versa deux ou

trois fois du kirsch⁷ dans son vin, sans que personne y fit attention, et il stimula
20 son amour-propre pour l'engager à boire. Cette manœuvre fut si bien menée,
que le négociant ne s'en aperçut pas, il se croyait dans son genre aussi malicieux
que les journalistes. Les plaisanteries acerbes commencèrent au moment où les
friandises du dessert et les vins circulèrent. Le diplomate, en homme de beaucoup
d'esprit, fit un signe au duc et à la danseuse dès qu'il entendit ronfler les bêtises
25 qui annoncèrent chez ces hommes d'esprit les scènes grotesques par lesquelles
finissent les orgies, et tous trois ils disparurent.

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*.

1. Incrustée de petits filets d'or, d'argent ou de cuivre qui dessinent des motifs.
2. Voir page 243.
3. Comme amour et orgue, le mot « délice » est au masculin au singulier et au féminin au pluriel.
4. Nourriture.
5. Céder, ne pas résister.
6. Prétention.
7. Alcool fort, eau-de-vie.

Texte 4 Le piège se referme, p.245

On a fait miroiter à Lucien la possibilité d'obtenir une ordonnance royale lui permettant de porter à nouveau le nom et le titre de Rubempré. Ce dernier décide alors de collaborer au journal royaliste d'Antoche Finot et prend parti contre ses anciens amis. Mais Finot, aidé par le comte des Lupeaux, lui tend un piège.

– Ainsi nous pouvons l'abattre, dit Finot.

– Par quel moyen, demanda négligemment des Lupeaux qui voulait se prévaloir¹ de ce service auprès de la marquise d'Espard.

– Il a un marché qui l'oblige à travailler au petit journal de Lousteau,

5 nous lui ferons d'autant mieux faire des articles qu'il est sans le sou.

Si le garde des Sceaux² se sent chatouillé³ par un article plaisant et qu'on lui prouve que Lucien en est l'auteur, il le regardera comme un homme

indigne des bontés du roi. Pour faire perdre un peu la tête à ce grand homme de province, nous avons préparé la chute de Coralie : il verra

10 sa maîtresse sifflée et sans rôles. Une fois l'ordonnance⁴ indéfiniment

suspendue, nous plaisanterons alors notre victime sur ses prétentions aristocratiques, nous parlerons de sa mère accoucheuse, de son père

apothicaire. Lucien n'a qu'un courage d'épiderme⁵, il succombera,

nous le renverrons d'où il vient. Nathan⁶ m'a fait vendre par Florine le sixième

15 de la Revue que possédait Matifat, j'ai pu acheter la part du papetier, je suis

seul avec Dauriat ; nous pouvons nous entendre, vous et moi, pour absorber ce

journal au profit de la Cour. Je n'ai protégé Florine et Nathan qu'à la condition

de la restitution de mon sixième, ils me l'ont vendu, je dois les servir ; mais,

auparavant, je voulais connaître les chances de Lucien...

20 – Vous êtes digne de votre nom, dit des Lupeaulx en riant. Allez ! j'aime les gens de votre sorte...

– Eh ! bien, vous pouvez faire avoir à Florine un engagement définitif ? dit Finot au maître des requêtes.

25 – Oui ; mais débarrassez-nous de Lucien, car Rastignac et de Marsay⁷ ne veulent plus entendre parler de lui.

– Dormez en paix, dit Finot. Nathan et Merlin auront toujours des articles que Gaillard aura promis de faire passer, Lucien ne pourra pas donner une ligne, nous lui couperons ainsi les vivres. Il n'aura que le journal de Martinville pour se défendre et défendre Coralie : un journal contre tous, il est impossible de résister.

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*.

1. Utiliser cette information.

2. Ministre de la Justice.

3. Attaqué.

4. Le décret émis par le roi qui permettrait à Lucien de récupérer le patronyme « de Rubempré ».

5. De surface, apparent.

6. Raoul Nathan est un écrivain.

7. Rastignac, arriviste, cherchant à écarter ceux qui le gênent, est un personnage important de La Comédie humaine, De Marsay est un modèle de mode masculine, un dandy ambitieux.

Texte 5 Une chute brutale et cruelle, p.246

Lucien n'obtient pas le droit de porter à nouveau le nom et le titre de Rubempré. Un duel avec un républicain le blesse grièvement. Coralie en tombe malade de chagrin et meurt d'épuisement sur scène.

Tous les hommes accompagnèrent l'actrice jusqu'au cimetière du Père-Lachaise. Camusot¹, qui pleurait à chaudes larmes, jura solennellement à Lucien d'acheter un terrain à perpétuité et d'y faire construire une colonnette sur laquelle on graverait : CORALIE, et dessous : *Morte à dix-neuf ans* (août 1822).

- 5 Lucien demeura seul jusqu'au coucher du soleil, sur cette colline d'où ses yeux embrassaient Paris. – Par qui serais-je aimé ? se demanda-t-il. Mes vrais amis me méprisent. Quoi que j'eusse fait, tout de moi semblait noble et bien à celle qui est là ! Je n'ai plus que ma sœur, David² et ma mère ! Que pensent-ils de moi, là-bas ?
- 10 Le pauvre grand homme de province revint rue de la Lune, où ses impressions furent si vives en revoyant l'appartement vide, qu'il alla se loger dans un méchant hôtel de la même rue. Les deux mille francs de Mademoiselle des Touches payèrent toutes les dettes, mais en y ajoutant le produit du mobilier. Bérénice³ et Lucien eurent cent francs à eux qui les firent vivre pendant deux mois que
- 15 Lucien passa dans un accablement maladif : il ne pouvait ni écrire, ni penser, il se laissait aller à la douleur, Bérénice eut pitié de lui.
- Si vous retournez dans votre pays, comment irez-vous ? répondit-elle à une exclamation de Lucien qui pensait à sa sœur, à sa mère et à David Séchard.
- À pied, dit-il.
- 20 – Encore faut-il pouvoir vivre et se coucher en route. Si vous faites douze

lieues par jour, vous aurez besoin d'au moins vingt francs.

– Je les aurai, dit-il.

Il prit ses habits et son beau linge, ne garda sur lui que le strict nécessaire, et
alla chez Samanon⁵ qui lui offrit cinquante francs de toute sa défroque⁴. Il supplia
25 l'usurier⁵ de lui donner assez pour prendre la diligence, il ne put le fléchir. Dans sa
rage, Lucien monta d'un pied chaud à Frascati⁶, tenta la fortune et revint sans un
liard. Quand il se trouva dans sa misérable chambre, rue de la Lune, il demanda
le châle de Coralie à Bérénice. À quelques regards, la bonne fille comprit, d'après
l'aveu que Lucien lui fit de la perte au jeu, quel était le dessein de ce pauvre poète
30 au désespoir : il voulait se pendre.

Honoré de Balzac, *Illusions perdues*.

1. Négociant, ancien amant de Coralie qu'il entretenait financièrement.
2. Ami de Lucien qui a épousé sa sœur, Ève.
3. Domestique de Coralie.
4. Vêtement déjà porté.
5. Personne qui prête avec de lourds intérêts.
6. Salle de jeu.

**Texte écho Balzac, Avant-propos de *La Comédie humaine*, 1842,
p.247**

L'auteur définit ici le nouveau rôle du romancier.

Le hasard est le plus grand romancier du monde : pour être fécond, il n'y a qu'à l'étudier. La Société française allait être l'historien, je ne devais être que le secrétaire. En dressant l'inventaire des vices et des vertus, en rassemblant les principaux faits des passions, en peignant les caractères, en choisissant les événements principaux de la Société, en composant des types par la réunion des traits de plusieurs caractères homogènes, peut-être pouvais-je arriver à écrire l'histoire oubliée par tant d'historiens, celle des mœurs.

[...] Ce travail n'était rien encore. S'en tenant à cette reproduction rigoureuse, un écrivain pouvait devenir un peintre plus ou moins fidèle, plus ou moins heureux, patient ou courageux des types humains, le conteur des drames de la vie intime, l'archéologue du mobilier social, le nomenclateur des professions, l'enregistreur du bien et du mal ; mais, pour mériter les éloges que doit ambitionner tout artiste, ne devais-je pas étudier les raisons ou la raison de ces effets sociaux, surprendre le sens caché dans cet immense assemblage de figures, de passions et d'événements ? Enfin, après avoir cherché, je ne dis pas trouvé, cette raison, ce moteur social, ne fallait-il pas méditer sur les principes naturels et voir en quoi les Sociétés s'écartent ou se rapprochent de la règle éternelle, du vrai, du beau ?

Honoré de Balzac, Avant-propos de *La Comédie humaine*, 1842.

Étudier un groupement de textes : Le héros, « force qui va »

Texte 1 Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*, 1796, p.248

Jacques voyage en compagnie de son maître et dialogue avec lui. Leur cheminement et le fil de leurs histoires sont interrompus par des événements inattendus ou de fréquentes digressions. Au début du roman, l'auteur s'adresse directement au lecteur.

Vous voyez, lecteur, que je suis en beau chemin, et qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire attendre un an, deux ans, trois ans, le récit des amours de Jacques, en le séparant de son maître et en leur faisant courir à chacun tous les hasards qu'il me plairait. Qu'est-ce qui m'empêcherait de marier le maître et de le faire cocu ? d'embarquer Jacques pour les îles ? d'y conduire son maître ? de les ramener tous les deux en France sur le même vaisseau¹ ? Qu'il est facile de faire des contes ! Mais ils en seront quittes² l'un et l'autre pour une mauvaise nuit, et vous pour ce délai.

L'aube du jour parut. Les voilà remontés sur leurs bêtes et poursuivant leur chemin. – Et où allaient-ils ? – Voilà la seconde fois que vous me faites cette question, et la seconde fois que je vous réponds : Qu'est-ce que cela vous fait ?

Si j'entame le sujet de leur voyage, adieu les amours de Jacques... Ils allèrent quelque temps en silence. Lorsque chacun fut un peu remis de son chagrin, le maître dit à son valet : – Eh bien, Jacques, où en étions-nous de tes amours ?

Jacques. – Nous en étions, je crois, à la déroute de l'armée ennemie. On se sauve, on est poursuivi, chacun pense à soi. Je reste sur le champ de bataille, enseveli sous le nombre des morts et des blessés, qui fut prodigieux. Le lendemain

on me jeta, avec une douzaine d'autres, sur une charrette, pour être conduit à

un de nos hôpitaux. Ah ! monsieur, je ne crois pas qu'il y ait de blessures plus
20 cruelles que celle du genou.

Le maître. – Allons donc, Jacques, tu te moques.

Jacques. – Non, pardieu, monsieur, je ne me moque pas ! Il y a là je ne
sais combien d'os, de tendons, et bien d'autres choses qu'ils appellent je ne sais
comment...

Denis Diderot, *Jacques le fataliste et son maître*, 1796.

1. Navire.

2. Ils ne se devront plus rien.

Texte écho Cervantes, *Don Quichotte*, 1605, p.249

Cervantes parodie les romans de chevalerie à travers les mésaventures d'un pauvre hidalgo (gentilhomme) de la Manche qui se prend pour le chevalier Don Quichotte. Il nous raconte avec humour les aléas de son épopée imaginaire.

« Qui traite de la première sortie que fit de son pays l'ingénieux don Quichotte »

Ayant donc achevé ces préparatifs, il ne voulut pas attendre davantage pour mettre à exécution son projet. Ce qui le pressait de la sorte, c'était la privation qu'il croyait faire au monde par son retard, tant il espérait venger d'offenses,

5 redresser de torts, réparer d'injustices, corriger d'abus, acquitter de dettes. Ainsi, sans mettre âme qui vive dans la confiance de son intention, et sans que

personne le vît, un beau matin, avant le jour, qui était un des plus brûlants du mois de juillet, il s'arma de toutes pièces, monta sur Rossinante¹, coiffa son espèce de salade, embrassa son écu, saisit sa lance, et, par la fausse porte d'une basse-cour,

10 sortit dans la campagne, ne se sentant pas d'aise de voir avec quelle facilité il avait donné carrière à son noble désir. Mais à peine se vit-il en chemin qu'une pensée terrible l'assaillit, et telle, que peu s'en fallut qu'elle ne lui fît abandonner l'entreprise commencée. Il lui vint à la mémoire qu'il n'était pas armé

chevalier ; qu'ainsi, d'après les lois de la chevalerie, il ne pouvait

15 ni ne devait entrer en lice² avec aucun chevalier ; et que, même le fût-il, il devait porter des armes blanches³, comme chevalier novice, sans devise sur l'écu, jusqu'à ce qu'il l'eût gagnée par sa valeur. Ces pensées le firent hésiter dans son propos ; mais, sa folie l'emportant

sur toute raison, il résolut de se faire armer chevalier par le premier
20 qu'il rencontrerait, à l'imitation de beaucoup d'autres qui en agirent

ainsi, comme il l'avait lu dans les livres qui l'avaient mis en cet état.
Quant aux armes blanches, il pensait frotter si bien les siennes, à la
première occasion, qu'elles devinssent plus blanches qu'une hermine.
De cette manière, il se tranquillisa l'esprit, et continua son chemin,
25 qui n'était autre que celui que voulait son cheval, car il croyait qu'en
cela consistait l'essence des aventures.

Miguel de Cervantes, *Don Quichotte*, chap. 2, 1605, trad. L. Viardot, 1836.

1. Son cheval.
2. Défier.
3. Factices.

Texte 2 Hugo, *Les Misérables*, 1862, p.250

En 1766, Jean Valjean est condamné à cinq ans de bague pour avoir volé un pain. Libéré dix-neuf ans plus tard, après plusieurs tentatives d'évasion, l'ancien forçat rencontre, à Digne, Monsieur Myriel, surnommé « Monseigneur Bienvenu » par les habitants.

– Voici. Je m'appelle Jean Valjean. Je suis un galérien. J'ai passé dix-neuf ans au bague. Je suis libéré depuis quatre jours et en route pour Pontarlier qui est ma destination. Quatre jours que je marche depuis Toulon. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues à pied. Ce soir, en arrivant dans ce pays, j'ai été dans une auberge, on m'a renvoyé à cause de mon passeport jaune que j'avais montré à la mairie. Il avait fallu. J'ai été à une autre auberge. On m'a dit : Va-t-en ! Chez l'un, chez l'autre. Personne n'a voulu de moi. J'ai été à la prison, le guichetier n'a pas ouvert. J'ai été dans la niche d'un chien. Ce chien m'a mordu et m'a chassé, comme s'il avait été un homme. On aurait dit qu'il savait qui j'étais. Je m'en suis allé dans les champs pour coucher à la belle étoile. Il n'y avait pas d'étoile. J'ai pensé qu'il pleuvrait, et qu'il n'y avait pas de bon Dieu pour empêcher de pleuvoir, et je suis rentré dans la ville pour y trouver le renforcement d'une porte. Là, dans la place, j'allais me coucher sur une pierre, une bonne femme m'a montré votre maison et m'a dit : Frappe là. J'ai frappé. Qu'est-ce que c'est ici ? Êtes-vous une auberge ? J'ai de l'argent. Ma masse¹. Cent neuf francs quinze sous que j'ai gagnés au bague par mon travail en dix-neuf ans. Je payerai. Qu'est-ce

20 que cela me fait ? J'ai de l'argent. Je suis très fatigué,
douze lieues à pied, j'ai bien faim. Voulez-vous que
je reste ?

– Madame Magloire, dit l'évêque, vous mettez un couvert de plus.

Victor Hugo, *Les Misérables*, tome I, livre 1, chap. 2, 1862.

1. Paye.

Texte écho Lamennais, *Paroles d'un croyant*, 1834, p.251

Dans cet ouvrage, condamné par le pape Grégoire XVI, Lamennais dénonce sur un ton lyrique la misère et les inégalités.

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée

5 de quelque chaumière, je me disais : Heureux celui qui retrouve, le soir, le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens ! L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont point les fleurs

10 ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul. [...]

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi : tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

15 La patrie n'est point ici-bas : l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

Félicité Robert de Lamennais, *Paroles d'un croyant*, 1834.

Texte 3 Maupassant, *Bel-Ami*, 1885, p.252

Georges Duroy, fils de paysans, arrive à Paris dépourvu de fortune mais pas d'ambition. Il rencontre par hasard Charles Forestier, ancien camarade de régiment devenu rédacteur à La Vie française, qui l'invite à dîner chez lui. Montant les marches qui le mènent au salon des Forestier, Duroy se prépare à faire son entrée dans le monde.

Il montait lentement les marches, le cœur battant, l'esprit anxieux, harcelé surtout par la crainte d'être ridicule ; et, soudain, il aperçut en face de lui un monsieur en grande toilette¹ qui le regardait. Ils se trouvaient si près l'un de l'autre que Duroy fit un mouvement en arrière, puis il demeura stupéfait : c'était
5 lui-même, reflété par une haute glace en pied qui formait sur le palier du premier une longue perspective de galerie. Un élan de joie le fit tressaillir, tant il se jugea mieux qu'il n'aurait cru.

N'ayant chez lui que son petit miroir à barbe, il n'avait pu se contempler entièrement, et comme il n'y voyait que fort mal les diverses parties de sa toilette
10 improvisée, il s'exagérait les imperfections, s'affolait à l'idée d'être grotesque².

Mais voilà qu'en s'apercevant brusquement dans la glace, il ne s'était pas même reconnu ; il s'était pris pour un autre, pour un homme du monde, qu'il avait trouvé fort bien, fort chic, au premier coup d'œil.

Et maintenant, en se regardant avec soin, il reconnaissait que, vraiment,
15 l'ensemble était satisfaisant.

Alors il s'étudia comme font les acteurs pour apprendre leurs rôles. Il se sourit, se tendit la main, fit des gestes, exprima des sentiments : l'étonnement, le plaisir, l'approbation ; et il chercha les degrés du sourire et les intentions de

l'œil pour se montrer galant auprès des dames, leur faire comprendre qu'on les
20 admire et qu'on les désire.

Une porte s'ouvrit dans l'escalier. Il eut peur d'être surpris et il se mit à monter
fort vite, avec la crainte d'avoir été vu, minaudant³ ainsi, par quelque invité de
son ami.

En arrivant au second étage, il aperçut une autre glace et il ralentit sa marche
25 pour se regarder passer. Sa tournure lui parut vraiment élégante. Il marchait bien.
Et une confiance immodérée en lui-même emplit son âme. Certes, il réussirait
avec cette figure-là et son désir d'arriver⁴, et la résolution qu'il se connaissait et
l'indépendance de son esprit. Il avait envie de courir, de sauter en gravissant
le dernier étage. Il s'arrêta devant la troisième glace, frisa sa moustache d'un
30 mouvement qui lui était familier, ôta son chapeau pour rajuster sa chevelure, et
murmura à mi-voix comme il faisait souvent : « Voilà une excellente invention. »
Puis, tendant la main vers le timbre⁴, il sonna.

La porte s'ouvrit presque aussitôt, et il se trouva en présence d'un valet en
habit noir, grave, rasé, si parfait de tenue que Duroy se troubla de nouveau sans
35 comprendre d'où lui venait cette vague émotion : d'une inconsciente comparaison
peut-être, entre la coupe de leurs vêtements. Ce laquais, qui avait des souliers
vernissés, demanda, en prenant le pardessus que Duroy tenait sur son bras par peur
de montrer les taches :

– Qui dois-je annoncer ?

40 Et il jeta le nom derrière une porte soulevée, dans un salon où il fallait entrer.
Mais Duroy, tout à coup, perdant son aplomb, se sentit perclus⁵ de crainte,
haletant. Il allait faire son premier pas dans l'existence attendue, rêvée.

Guy de Maupassant, *Bel-Ami*, Première partie, chapitre II.

1. En bel habit.
2. Ridicule.
3. Faisant des manières.
4. Sonnette.
5. Paralysé.

Texte 4 Zola, *Germinal*, 1885, p.254

Après l'échec de la grève, Étienne Lantier, principal acteur du mouvement, quitte la mine du Voreux. Le roman s'ouvrait sur son arrivée dans une mine du Nord de la France et se clôt avec son départ pour Paris.

Mais Étienne, quittant le chemin de Vandame, débouchait sur le pavé. À droite, il apercevait Montsou qui dévalait et se perdait. En face, il avait les décombres du Voreux, le trou maudit que trois pompes épuisaient sans relâche. Puis, c'étaient les autres fosses à l'horizon, la Victoire, Saint-Thomas, Feutry-Cantel ; tandis

5 que, vers le nord, les tours élevées des hauts fourneaux et les batteries des fours à coke fumaient dans l'air transparent du matin. S'il voulait ne pas manquer le train de huit heures, il devait se hâter, car il avait encore six kilomètres à faire. Et, sous ses pieds, les coups profonds, les coups obstinés des rivelines¹ continuaient. Les camarades étaient tous là, il les entendait le suivre à chaque enjambée.

10 N'était-ce pas la Maheude², sous cette pièce³ de betteraves, l'échine⁴ cassée, dont le souffle montait si rauque, accompagné par le ronflement du ventilateur ? À gauche, à droite, plus loin, il croyait en reconnaître d'autres, sous les blés, les haies vives⁵, les jeunes arbres. Maintenant, en plein ciel, le soleil d'avril rayonnait dans sa gloire, échauffant la terre qui enfantait. Du flanc nourricier jaillissait la vie,

15 les bourgeons crevaient en feuilles vertes, les champs tressaillaient de la poussée des herbes. De toutes parts, des graines se gonflaient, s'allongeaient, gerçaient⁶ la plaine, travaillées d'un besoin de chaleur et de lumière. Un débordement de sève coulait avec des voix chuchotantes, le bruit des germes s'épandait en un grand baiser. Encore, encore, de plus en plus distinctement, comme s'ils se

20 fussent rapprochés du sol, les camarades tapaient. Aux rayons enflammés de

l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.

Émile Zola, *Germinal*, 1885.

1. Pics de mineur.
2. Constance Maheu, dite la Maheude, mère de famille qui s'engage dans la grève puis retourne y travailler pour nourrir sa famille.
3. Parcelle cultivée.
4. Dos, colonne vertébrale.
5. Haies servant à abriter, sans intention ornementale.
6. Provoquaient de petites blessures, sous l'effet du froid par exemple.

Texte 5 Giono, *Le Hussard sur le toit*, 1951, p.255

Angelo Pardi, colonel de hussards du roi de Sardaigne, quitte l'Italie et arrive en Provence. Après une halte, il reprend la route à cheval sous une chaleur écrasante. Le lecteur ne connaît pas encore les raisons de sa fuite, ni le but de son voyage.

Depuis longtemps déjà Angelo montait à travers la forêt de chênes. Il suivait une petite route couverte d'une épaisse couche de poussière où chaque pas du cheval soulevait une fumée qui ne retombait pas. À travers le sous-bois râpeux et desséché il pouvait voir à chaque détour que les traces de son passage ne
5 s'effaçaient pas dans les méandres de la route en dessous. Les arbres n'apportaient aucune fraîcheur. La petite feuille dure des chênes réfléchissait au contraire la chaleur et la lumière. L'ombre de la forêt éblouissait et étouffait.

Sur les talus brûlés jusqu'à l'os quelques chardons blancs cliquetaient au passage comme si la terre métallique frémissait à la ronde sous les sabots du
10 cheval. Il n'y avait que ce petit bruit de vertèbre, très craquant malgré le bruit du pas assourdi par la poussière et un silence si total que la présence des grands arbres muets devenait presque irréaliste. La selle était brûlante. Le mouvement des sangles faisait mousser de l'écume. La bête suçait son mors¹ et, de temps en temps, se râclait le gosier en secouant la tête. La montée régulière de la chaleur
15 bourdonnait comme d'une chaufferie impitoyablement bourrée de charbon.

Le tronc des chênes craquait. Dans le sous-bois sec et nu comme un parquet d'église, inondé de cette lumière blanche sans éclat mais qui aveuglait par sa pulvéulence², la marche du cheval faisait tourner lentement de longs rayons noirs. La route qui serpentait à coups de reins de plus en plus raides pour se

20 hisser à travers de vieux rochers couverts de lichens³ blancs frappait parfois de la tête du côté du soleil. Alors, dans le ciel de craie s'ouvrait une sorte de gouffre d'une phosphorescence⁴ inouïe d'où soufflait une haleine de four et de fièvre, visqueuse, dont on voyait trembler le gluant et le gras.

Jean Giono, *Le Hussard sur le toit*, © Éditions Gallimard, 1951.

1. Pièce de métal placée dans la bouche du cheval et attachée aux rênes.
2. Passage à l'état de poudre.
3. Champignons recouvrant le bois.
4. Capacité à émettre la lumière dans l'obscurité.